



**HAL**  
open science

# Richard Buxton, La Grèce de l'imaginaire. Les contextes de la mythologie

David-Artur Daix

► **To cite this version:**

David-Artur Daix. Richard Buxton, La Grèce de l'imaginaire. Les contextes de la mythologie. Annales. Histoire, Sciences sociales, 1999, 54 (5), pp.1194-1197. hal-04257148

**HAL Id: hal-04257148**

**<https://hal.science/hal-04257148>**

Submitted on 24 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Richard Buxton, *La Grèce de l'imaginaire. Les contextes de la mythologie*

David-Artur Daix

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Daix David-Artur. Richard Buxton, *La Grèce de l'imaginaire. Les contextes de la mythologie*. In: Annales. Histoire, Sciences Sociales. 54<sup>e</sup> année, N. 5, 1999. pp. 1194-1197;

[https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1999\\_num\\_54\\_5\\_279807\\_t1\\_1194\\_0000\\_001](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1999_num_54_5_279807_t1_1194_0000_001)

---

Fichier pdf généré le 01/06/2022

## COMPTES RENDUS

héros social et roi juste. La figure d'Ulysse est analysée dans le dernier chapitre qui, après en avoir rappelé la généalogie et la personnalité, étudie sa place dans les poèmes homériques, ses relations avec diverses divinités (Athéna, Poséidon, Hermès, Zeus) et le massacre des prétendants.

Les thèmes fondamentaux de cet ouvrage sont donc les questions que soulèvent le pouvoir de Zeus, les rapports entre hommes et dieux et ceux entre hommes et femmes. Autour de ces trois axes récurrents se groupent nombre d'analyses riches et bien informées. Elles font de ce livre une sorte d'encyclopédie de la culture grecque archaïque, culture étudiée dans la perspective de l'anthropologie historique du monde ancien telle qu'elle s'est développée depuis les années 1960-1970.

Alain BALLABRIGA

**Richard BUXTON**, *La Grèce de l'imaginaire. Les contextes de la mythologie*, Paris, La Découverte, 1996, 276 p.

L'ouvrage de Richard Buxton « se veut une étude de la mythologie grecque en relation avec ses contextes d'origine ». Vaste ambition s'il en est, et il convient de dire d'emblée que l'auteur s'en acquitte fort bien. En outre, R. Buxton se livre à un méritoire effort de synthèse sur les derniers travaux entrepris au sujet du mythe. Ça et là, comme toujours, des analyses mériteraient d'être nuancées, d'autres approfondies ; mais dans l'ensemble, nous avons affaire à un travail tout à fait intéressant.

La première partie « traite des contextes dans lesquels se racontaient les histoires » dans le monde grec (les périodes qui intéressent le plus l'auteur, et c'est logique, sont les périodes archaïque et classique). R. Buxton y distingue par exemple avec finesse les rôles attribués dans ce domaine

aux femmes et aux hommes. « Nous nous trouvons confrontés à un paradoxe révélateur. Lorsqu'elles racontaient des mythes aux enfants, les femmes s'acquittaient de la mission vitale qui consiste à les préparer à entrer dans le monde symbolique de la communauté des adultes. Pourtant, les auteurs de l'Antiquité ne mentionnent généralement les conteuses qu'à seule fin de les dénigrer ». Les poètes en revanche, « presque toujours des hommes, recevaient leur inspiration des dieux et occupaient une position sociale éminente et prestigieuse : leur parole exerçait dans la cité un ascendant supérieur à celui d'une nourrice ou d'une mère ».

Il distingue également les différents contextes sociaux dans lesquels on relatait les mythes. C'est d'abord l'image homérique du festin. Ainsi Ulysse dans l'*Odyssée* fait-il maintes fois œuvre de conteur. Celle ensuite des *symposia*, des banquets aristocratiques où tous les convives participent au récit. Autre contexte encore, celui de ces assemblées d'hommes âgés, les *leschai*, où l'on se remémorait souvent avec nostalgie « le bon vieux temps ». Enfin celui des fêtes et des représentations publiques, des « concours » chers aux cités, dans lesquels le récit des mythes prend une dimension civique. Les épinicies de Pindare font à la fois l'éloge du vainqueur aux jeux et de sa famille, et celui de la cité, de la communauté, à laquelle il appartient. Quant à la tragédie athénienne, la place, souvent inconfortable, qu'elle occupe entre monde des dieux et univers civique est bien connue.

R. Buxton achève son exposition avec une analyse très intéressante des conséquences pour le mythe du passage de récits oraux à des versions écrites, mouvement qui s'accroît dès le 4<sup>e</sup> siècle et devient manifeste à l'époque hellénistique. « Le rôle central [des poètes], en tant qu'auteurs d'histoires destinées à des représentations publiques, commence à s'éroder au profit d'une situation où la

poésie écrite crée et constitue son propre contexte [...]. La décontextualisation de la mythologie grecque, procédé qui gagnera en ampleur à Rome pour prouver son illustration définitive dans les *Métamorphoses* d'Ovide, existe déjà à l'état embryonnaire à Alexandrie ».

La deuxième partie, la plus ambitieuse, « examine le rapport entre les réalités de la vie chez les Grecs et les aspects fantastiques de la mythologie [...], comment ce contexte social plus vaste façonnait les mythes pour être en retour façonné par eux ». Précisons tout de suite que les difficultés que pose cette distinction entre le mythe et la vie n'échappent pas à l'auteur : « Il ne s'agit nullement de nier qu'il faille manier avec précaution les catégories de " l'imaginaire " et de la " vie quotidienne ", sans parler de celle de la " vie réelle " ».

La première remarque à noter est que la mythologie grecque est essentiellement « plurielle », autrement dit elle est indissociable du contexte dans lequel en est prononcé le récit et elle varie en fonction de ce contexte et de l'intention qui anime le conteur. Dans les *Travaux et les jours*, Hésiode parle du règne de Cronos comme d'un temps béni en tous points opposé aux difficultés présentes de la vie. Dans le *Théogonie* en revanche, Cronos « qui émascule son père et dévore ses fils » n'a rien d'un bon souverain. « Il ne s'agit pas là d'incohérences, mais d'une cuisine contextuelle. Les différences que l'on trouve entre les œuvres elles-mêmes, entre les différents narrateurs dans un genre donné, ou au sein d'une même légende racontée dans des genres différents, sont caractéristiques du pluralisme de la mythologie grecque ». Et l'auteur d'insister encore un peu plus loin : « Un texte n'a de signification que pris dans son contexte, ce qui comprend le contexte social ».

Le deuxième point, là encore indéniable, est que « toute analyse contextuelle devrait nécessairement comporter la mise en place d'une confrontation entre

le monde du récit et le monde de l'expérience ordinaire ». Toutefois, sa mise en œuvre ne va pas sans difficulté, tant il est vrai que l'exacte vérité à laquelle on voudrait confronter le récit n'est pas toujours à notre portée ; tant il est vrai également que cette exacte vérité ne doit en aucun cas servir à juger un texte et son auteur. Ainsi, comme François Hartog l'a fort bien montré dans le *Miroir d'Hérodote*, il serait absurde de considérer la qualité d'historien de l'auteur du « *logos* scythique » à l'aune des découvertes archéologiques. Mais cette confrontation, quand elle est possible, et pourvu qu'elle soit l'objet d'analyses nuancées, est incontestablement utile<sup>1</sup>.

L'auteur se livre ensuite à l'étude d'une suite d'exemples où il envisage différentes facettes de « l'environnement naturel et social » : paysage, famille, religion, etc. Ses conclusions résument bien la posture qui est la sienne : « 1) Les mythes remodelent, amenuisent, clarifient et amplifient l'expérience ; prétendre qu'ils la reflètent est tout à fait insuffisant. 2) Non seulement la clarification n'exclut pas l'ambiguïté, mais elle peut en fait la mettre en relief de façon saisissante. 3) Les perceptions remodelées par la mythologie imprègnent en retour la vie quotidienne, même s'il est difficile de déterminer de quelle façon cela se produit. 4) Dans le rituel, le comportement s'articule autour des symboles avec une sélectivité comparable à celle que l'on trouve dans les mythes. [...] La mythologie grecque s'exprime en une palette de voix d'une étonnante variété. Le réductionnisme est le meilleur moyen de lui imposer silence ».

En vérité, cette confrontation entreprise par l'auteur entre mythologie et « vie réelle », pour être ambitieuse, ne débouche pas sur des conclusions très neuves. Dire des mythes qu'« ils mettent à nu les motifs et les explications qui, dans le déroulement superficiel de la vie quotidienne, demeurent cachés » ne fait qu'exprimer une idée ancienne. Les

## COMPTES RENDUS

mythes expliquent le monde et les événements en les replaçant dans un cadre symbolique. Mais en même temps, leur caractère sans cesse changeant, variant selon le contexte, l'auditoire, l'intention du conteur, comme leur origine inspirée qui les destinent à exprimer ce que l'entendement humain ne peut saisir, font de l'ambiguïté leur marque naturelle. Reste que l'auteur a, dans cette deuxième partie, le mérite de reprendre une à une ces définitions, en prenant soin de nuancer les analyses souvent trop tranchées que telles ou telles écoles critiques ont pu promouvoir, pour essayer de dégager les perspectives ouvertes par l'anthropologie et la psychologie modernes. Il faut ainsi noter l'exploitation tout à fait intéressante que fait R. Buxton des documents iconographiques. Regrettons simplement au passage qu'il ne fasse pas plus de place dans son ouvrage à des études proprement littéraires.

C'est en fait dans les derniers chapitres que se trouvent les remarques les plus intéressantes. Cette « troisième partie est centrée sur la fonction de narration des mythes, à la fois telle que la percevaient les Grecs eux-mêmes, et telle que la perçurent ceux qui, plus tard, s'y sont intéressés ».

Quelle est la fonction d'un récit mythique ? A l'évidence, plusieurs se mêlent. L'auteur examine d'abord quelles fonctions leur attribuaient les Anciens. L'énumération est traditionnelle : préserver les grandes actions du passé ; enseigner, et plus précisément instruire sur le plan moral ; distraire enfin, tant il est vrai qu'un auditoire qui se plaît au récit d'une histoire sera mieux disposé à en apprécier les leçons. « Les mythes grecs forment un corpus de contes plausibles qui, au sein même de leur contexte, visent à créer la *peithô*, c'est-à-dire à convaincre ». R. Buxton distingue enfin une quatrième fonction, les mythes devant servir à « expliquer le présent à la lumière de ses origines ». En vérité, exprimé de la sorte, il nous semble que ce dernier point se rat-

tache au rôle instructif et moral des mythes. Que les explications et les leçons qu'ils livrent cherchent à montrer comment il convient d'agir ou pourquoi le monde va de la sorte, on sent bien que les deux approches ne sont guère éloignées l'une de l'autre. Mais en fait, en introduisant cette distinction, l'intention de l'auteur est différente. Il veut indiquer comment mythes et rituels s'imbriquent dans le monde grec archaïque et classique, le mythe venant expliciter les comportements dictés par le rite. C'est la définition classique de l'*étiologie*, du grec *aitia* qui désigne précisément la cause première.

Vient ensuite un examen des perceptions modernes. C'est là que l'effort de synthèse mené par l'auteur à propos des entreprises modernes est le plus abouti. Il distingue ainsi entre « réflecteurs » et « constructeurs », entre ceux qui pensent que « les mythes grecs étaient des reflets déformés d'un passé indo-européen » et ceux qui considèrent qu'ils sont en réalité des constructions symboliques sans lien direct, ou nécessairement direct, avec un passé dont l'histoire et l'archéologie ont retrouvé la trace. Mais en fait, et R. Buxton le dit bien, les deux approches sont complémentaires.

Pour reprendre un exemple déjà évoqué plus haut, dans le cas du « *logos* scythique » d'Hérodote, il est intéressant de considérer ce récit à la fois en le confrontant aux découvertes archéologiques, fût-ce pour en conclure que son intérêt est manifestement ailleurs, et en tant que tel, en étudiant son rôle dans l'économie générale des *Enquêtes*, la manière dont il s'inscrit dans la démonstration à laquelle se livre l'historien. Hérodote construit l'image de ce qu'est un Grec à la fois en exposant les mœurs de ses congénères et en leur opposant des comportements proprement « barbares ». Dans cette construction se mêlent des éléments réels comme des éléments symboliques.

Nous rejoignons ici, par la bande, un autre point sur lequel revient R. Buxton,

celui qui met en jeu Nature et Culture. Le mythe constitue un outil de la pensée, un moyen de « cartographier la réalité », d'y poser des jalons et des repères, de distinguer entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, entre ce qui se fait ou non, entre la place et le rôle qui reviennent aux hommes, par opposition aux dieux d'un côté et aux bêtes sauvages de l'autre. « Les mythes remplissent souvent le rôle d'éclaireurs, testant les limites, imaginant les conséquences que pourraient avoir des interférences entre les catégories ».

Restent que les mythes ne se limitent point à une explication du monde. Ou du moins, s'ils l'expliquent, ne le font-ils jamais simplement ni clairement. L'ambiguïté demeure l'une de leurs facettes essentielles. « C'est précisément l'ambiguïté déroutante et provocante de certains mythes qui se trouve au cœur de leur pouvoir et de leur pérennité. Parce que les mythes peuvent symboliquement affronter le vécu d'une façon que ne peut supplanter simplement un raisonnement explicite logique ou scientifique, la force de conviction qu'ils exercent, malgré leur caractère déroutant, est restée et reste encore un des faits les plus durables les concernant ». Et l'auteur de conclure : « Nous avons raison de célébrer avec enthousiasme l'extraordinaire travail d'élaboration accompli par les Grecs dans le domaine de l'analyse logique et scientifique, mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître la profonde pertinence des distinctions et des perceptions traditionnelles quand il s'agit d'affronter les dilemmes, les crises et les contradictions de l'existence ».

David-Artur DAIX

1. On peut penser par exemple aux poèmes de Théognis, dont le sens et la pertinence gagnent à être rapprochés des événements qui ont marqué l'histoire de Mégare, ainsi que des bouleversements sociaux venus éroder l'univers et les valeurs traditionnels et aristocratiques que chante le poète.

**Jonathan M. HALL**, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 228 p.

C'est dans une perspective à la fois méthodologique et anthropologique que Jonathan M. Hall veut étudier la notion d'ethnicité en Grèce ancienne : comment interpréter dans le cadre d'une civilisation et d'un contexte antique une notion si imprégnée d'actualité ?

A partir de sources littéraires, archéologiques et linguistiques, l'auteur s'attache à analyser non « l'identité collective » des Grecs de l'Antiquité (le fait qu'ils se reconnaissent tous comme des Hellènes), mais « la diversité des identités " intrahelléniques " » (autrement dit ce que signifiait, par exemple, être Ionien face à des Doriens, des Achéens ou des Éoliens, pour ne citer que les plus connus). Et il justifie d'emblée cette distinction par deux remarques intéressantes : d'une part, certaines de ces identités intrahelléniques préexistaient de toute évidence à l'élaboration d'une identité grecque commune ; et d'autre part, alors que le fait d'être Dorien ou Ionien a toujours conservé un caractère ethnique, même si les différences ont pu se faire plus politiques au fil du temps, la notion d'identité hellénique en revanche, fortement ancrée dans des considérations ethniques au 6<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et au temps des guerres médiques (sont Grecs ceux qui descendent d'Hellène, fils de Deucalion et, plus tard, ceux qui parlent grec par opposition aux Barbares) se conçoit dès le 4<sup>e</sup> siècle chez un auteur comme Isocrate en des termes plutôt culturels (même sans être au propre un Hellène, il est permis d'être « hellénisé » au point de partager avec les Grecs leur héritage). Cependant, de telles remarques, quoique justes, ne sont pas nouvelles et il faut chercher ailleurs l'originalité de l'ouvrage qui se veut moderne dans sa conception de l'ethnicité.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, rappelle l'auteur, c'est l'interprétation ro-